

# BAG À SABLE

## **UN RECUEIL DE TEXTES DE :**

Grégoire d'Ablon, Margaux Bonopera, Alexandre Desson,  
Matt Frenot, Julia Marchand, Manon Prigent, Lucie Roblot,  
Fabien Vallos, Elsa Vettier

Édition réalisée dans le cadre de l'exposition

**BAG À SABLE**

présentée du 18 au 28 septembre 2019 à Arles  
pendant **été indien(s)**

## **AVEC DES ŒUVRES DE :**

Grégoire d'Ablon, Bianca Argimon,  
Pierre de Fenoÿl, Nicolas Boulard, Matt Frenot,  
Célia Hay, Matthieu Lor, Caroline le Méhauté,  
Géraud Soulhiol, Nguyen Trinh Thi, Guim Tio  
et Josèfa Ntjam



Lucie Roblot, *Sentiers choisis, sentiers battus*, Aquarelle, 2019.

# LUCIE ROBLOT

## *Sentiers choisis, sentiers battus*

Il y a des lianes de ronces de chaque côté du sentier. Devant moi, altièrre, la roche énorme, imposante qui force le regard. Posés là depuis la nuit des temps, ces blocs calcaires possèdent l'apparence des grands sages devant lesquels on vient se recueillir au creux de la montagne, déposer ses doutes. Au pied des rochers, une chênaie s'étend dans la vallée. A travers les branches, on entend le chant strident des guêpiers, quelques bruants qui pépient. Plus haut, au dessus de la canopée, flotte un épervier qui guette sa proie. Sa trajectoire est lente, presque lascive ; la menace est là, toute sournoise, pour les petits oiseaux de la chênaie. Une couleuvre glisse dans les pierres chaudes ; tout près, un papillon citron se pose sur un buisson de ciste. Le soir se penche sur le massif. En contrebas, je devine un point d'eau. Une bambouseraie touffue le cache, hautes tiges serrées d'un vert lumineux. On y donne un concert : des rainettes résonnent dans le petit amphithéâtre de verdure. Je n'ai croisé personne depuis mon départ ce matin, serais-je donc perdue ? Autour de moi, aucune inscription, aucun panneau, encore moins de chemin.

Classifier, c'est arbitrer. S'agi-

rait-il d'un penchant humain : vouloir donner son avis, pré-mâcher le travail, orienter toujours ? Pourtant, classifier un lieu comme un site remarquable ne revient-il pas à ce que fait le curateur d'art quand il choisit une toile dans le cadre d'une exposition ? Le travail photographique de Grégoire d'Ablon interroge ici l'intervention humaine qui, face à une multitude de choix, n'en a d'autre que de finir par élire ce qui devrait être vu ou non, lu ou non, mangé ou non : ce qui devrait *être choisi*, et ce qui devrait *être laissé de côté*, le prioritaire du secondaire. Nous le vivons partout : d'une récompense littéraire à une médaille d'or d'AOC, en passant par les guides touristiques « 24h à Rome, Paris, New-York », faisant à celui qui l'achète la promesse chimérique de ne rater aucun *invitable*. Dans un monde marchand débordant de possibilités, nous récompensons, classons, hiérarchisons. A force de, la récompense, le classement, la hiérarchie, ont-ils encore un sens ? Par esprit de contradiction, le visiteur du parc régional des Alpilles pourrait le parcourir en évitant les sites remarquables : à lui de juger si tout le reste de l'espace, vierge de classification (ou du moins classé comme

non-classé), ne mérite-t-il pas encore plus d'attention, puisqu'en dehors des sentiers battus...

N'y a-t-il pas rien de plus bouleversant, de plus imprévisible, de plus risqué aussi, que de parcourir un lieu loin de ce qu'il faudrait y voir, faisant peu de cas des prescriptions et recommandations que nous avons reçues à son sujet (avis d'amis, guides, journaux, office du tourisme) ? N'est-il pas infiniment plus jouissif de ne pas en tenir compte, et d'errer justement, au gré de la marche, de la route, des chemins de cocagne, vers les champs d'oliviers abandonnés au soleil qui terrasse ? Pourtant, devant la multitude de possibilités, de chemins et de lieux, nous nous tournons vers des prescriptions. Plus qu'un simple joker, de temps à autre, mais une manière de vivre. Que serions-nous désormais sans prescriptions ? Probablement démunis. Nous ne sommes plus seulement sous influence, nous en redemandons par kilos, nous les désorientés de ce monde battu par les vents. Pourtant, la poésie n'a pas besoin de prescriptions, surtout pas... Nicolas Bouvier doit se rire de nous : « En route, le mieux c'est de se perdre » écrivait-il dans *l'Usage du Monde*<sup>1</sup>.

Mais pouvons-nous encore nous perdre, sans hâte et sans autre but que celui de « flâner » ? Visiter sans être là « pour voir » ? Accepter de ne pas contrôler notre relation à

l'espace, de le laisser filer, exister en tant que tel, sans le regard surinformé du visiteur multi-équipé ? Dans un court essai vidéo, la réalisatrice Chloé Galibert-Lainé interroge l'obsolescence de la flânerie<sup>2</sup>. Flâner est encore possible, affirme-t-elle, mais le flâneur moderne est désormais un consommateur idéal, promenant son regard sur ce qui attise le désir de faire sien. Cette nouvelle forme de flânerie nous amène à consommer les lieux et les paysages comme des marchandises : avoir vu le site remarquable, c'est avoir répondu à une pulsion de voir « ce qui doit être vu », ce qu'on « m'a signalé comme devant être vu ». Ce « on » est souvent vague, et d'ailleurs peu m'en importe, tant que j'ai vu ce que je « devais voir » ! Je peux - je dois même - l'immortaliser, prouver ma venue ici, le faire mien, téléphone en main : *Veni, vedi, vici*. Signaler, c'est aussi enlever la magie du lieu, le désenchanter : le signal même brutalisera l'âme du chemin...

Car l'image du sentier battu est belle et triste à la fois. Convoquant d'abord des troupeaux de moutons et des bergers d'alpage, des temps difficiles et le courage des hommes, les nouveaux sentiers battus sont bien loin de l'image d'Épinal que l'on s'en fait. Aussi, ceux qu'on « bât le plus » comme on bat la campagne, ceux sur lesquels on vagabonde sans relâche, sont aussi ceux

1. Nicolas BOUVIER, *L'Usage du Monde*, Petite Bibliothèque Payot / Voyageurs, 1963

2. Chloé GALIBERT-LAINÉ, *Débordements*, <http://debordements.fr/Flanerie-2-0> (Page consultée le 04/08/2019)

qu'on use, abuse, qu'on photographie à outrance - sans poser réellement son regard - au détriment de tous les autres sentiers, non-remarqués, restés en marge. Je crois que c'est cette marge qui me plaît dans l'espace : justement ne pas retourner sans cesse à la ligne, mais de rester dans la marge du territoire, flâner sans but vers ce qui n'a pas été remarqué, retenu, vers ce qui se fait discret derrière un muret de pierres sèches, comme certains élèves timides dans une classe d'écoliers, ceux dont aucun maître ne se souvient jamais du nom. Nos imageries intimes et nos géographies mentales en sont pleines, de tous ces sentiers inconnus dont on ignore le nom. Qu'on les garde jalousement ou qu'on les glisse sous le manteau, ils restent ceux qu'on ne bat ni ne blesse.